

Les circonstances ont été telles que j'ai assisté de près à la tragédie juive, me trouvant encore en France. C'était en juin 1942. J'étais à ce moment internée à la prison de Bourges où je fus témoin des premières rafles. À ce sujet eut lieu un incident : une juive avait été placée dans notre cellule et je découvris qu'elle portait une étoile jaune cousue sur sa veste. Pour attirer l'attention de la Gestapo, je m'en suis confectionné une en papier. C'est là-dessus que s'est engagée la « conversation » que la Gestapo conclut en ces termes : « Du moment que vous les défendez, vous partagerez leur sort. »

Depuis, j'ai lu *La Marche à l'étoile* de Vercors. C'est bien cela. Avoir permis que pareille chose se fasse sera pour la France, pour le monde, une tache indélébile. L'acceptation en face de la force brutale, mettre ses poings dans les poches. Cela mène où ?

Conformément à leur programme, je fus transférée dans des camps juifs. Le premier est Pithiviers. Il est sous la surveillance de gendarmes et de douaniers français.

Dès le lendemain de mon arrivée, il y a déjà un départ. Les hommes d'abord. Ils se groupent sur une grande place à l'intérieur du camp. Puis les femmes en pleurs font leurs bagages et sortent à leur tour.

Il y a deux baraques de femmes. Un passage rapide dans celles-ci montre de grandes détresses. Chacune veut raconter son histoire. Il y a des aveugles, des femmes enceintes. L'une me dit qu'elle a laissé à la maison un enfant de six mois. Toutes ont été arrachées de chez elles sans qu'il leur ait été possible de prendre certaines dispositions nécessaires.

Des bagages faits à la hâte. Tout cela est tellement nouveau, tellement incompréhensible. Je reste seule dans les baraques vides. À côté, les hommes destinés à rester au camp – au nombre de quatre-vingts – ont été enfermés dans un bâtiment. Plus loin, durant des heures, les autres restent debout, au soleil. Parmi les femmes, je reconnais ma compagne de vingt-quatre heures. C'est une juive roumaine, vivant en France. On l'a prise à sa ferme où elle a dû laisser son enfant âgé de cinq ans. Son balluchon de pauvre devant elle, elle attend, elle aussi, debout comme les autres, ne perdant ni son temps ni ses forces à verser des larmes inutiles – et pourtant... Je ne sais si elle a un réel pressentiment de ce qui va advenir d'eux tous.

Enfin, le cortège se met en marche. La longue file passe devant nous, s'éloigne, la dernière femme disparaît au tournant. Première scène qui, avec des variantes, devait si souvent se répéter.

Nous ne restons que quelques femmes en dehors de moi : trois ou quatre retirées du convoi au dernier moment, leur cas n'étant pas « clair ». Il reste également une quinzaine d'hommes. Vers le soir, ils s'alignent silencieusement à une petite distance de la baraque devant laquelle je me trouve. Nous nous regardons. Je ne sais pas quoi dire. Eux non plus. Peut-être se posent-ils des questions. Est-ce un « mouton noir » ou vraiment une « amie des juifs » ?

Le lendemain au petit matin nous arrive déjà un convoi de vingt-cinq femmes. Toutes sont des étrangères qui vivent en France. Dès leur entrée, je suis frappée par une jeune fille, No Rabinovitch. Visage lituanien type, corps charpenté, sain, solide. Elle a dix-neuf ans. Tout de suite, je jette mon dévolu sur elle. Elle deviendra ma meilleure collaboratrice.

Le camp est sous contrôle allemand. La Gestapo vient en particulier au moment des déportations.

Il est composé d'une douzaine de baraques. À l'entrée, une bâtisse de pierre est réservée au service médical. À l'extérieur, le sol est mauvais au possible, cabossé, boueux dès qu'il pleut, fatigant.

La direction du camp est l'exécutrice docile des ordres reçus. C'est elle qui compose les listes des départs.

L'économe est un homme extrêmement précieux. D'une patience inépuisable, il a toujours fait l'impossible pour les prisonniers. L'ange gardien du camp est incontestablement Mlle Roland, infirmière de la Croix-Rouge, vers laquelle n'ira jamais assez la reconnaissance de ceux qui sont revenus. Infatigable, elle donne, compatit et a été pour tous un grand réconfort.

Deux ou trois jours d'adaptation, puis on nous annonce pour mardi l'arrivée de cinq mille personnes. À plusieurs médecins, nous faisons le tri pour isoler tout de suite celles qui sont atteintes de maladies contagieuses. Hommes, femmes, enfants, bébés sont entassés dans un immense hangar à l'extérieur du camp. Je m'étonne et me vexe de la méfiance de certaines qui, à l'approche des instruments servant à l'examen, reculent, effrayées, croyant qu'on allait leur injecter des produits mortels. Où ont-elles pu entendre

parler d'une telle chose ? J'ai encore beaucoup de chemin à faire avant de comprendre !

Inutile de dire que l'infirmerie se remplit à une allure vertigineuse. No, au lieu de rester à la baraque, préfère venir m'aider à l'infirmerie « car, dit-elle, il me faudra avoir encore beaucoup de courage, j'aurai plus tard de terribles moments à passer avec elles ». D'où lui vient cette connaissance ?

À l'infirmerie nous sommes deux, No et moi. Bientôt (août 1942) on y trouve toutes les maladies possibles : des dysenteries graves, des scarlatines, des diphtéries, coqueluches, rougeoles. D'autres baraques doivent être installées pour recevoir des malades. Naturellement, il y a une insuffisance criante d'hygiène et de possibilités de soins. Assauts toujours renouvelés sur les stocks de l'économe. Tout cela est un tout petit avant-goût de ce que nous verrons plus tard.

Mais le spectacle le plus navrant est donné par celles qui sont devenues folles et qu'on a beaucoup de peine à isoler, à surveiller. L'une d'elles clame : « On nous mettra dans des trains, puis après la frontière ils feront sauter les wagons. » Ces paroles nous rendent songeurs. Se pourrait-il qu'elle voie juste, de cette clairvoyance illuminée que possèdent quelquefois les aliénés ?

No est une aide magnifique. Elle regarde la vie en pleine face, attendant d'elle quelque chose de fort, de riche. Elle est prête à s'y jeter corps et âme, débordante de possibilités, sachant qu'elle sera appelée à être celle vers laquelle regarderont beaucoup de gens, attendant d'elle ce que peut-être, à ce moment-là, il lui sera difficile d'avoir elle-même. Mais ils ne le sauront pas.

Son frère et elle ont été pris. Ses parents sont restés chez eux. Tout cela est plausible : on prend les jeunes pour les

faire travailler. Quant aux vieux, on les laisse en paix chez eux, car ils ne peuvent être utiles.

C'est un médecin « civil », le maire de Pithiviers, le Dr Bizette, non prisonnier, qui a la direction médicale du camp. Après quelque temps, lui est adjointe une femme médecin de Pithiviers. Tous deux d'une grande droiture sont profondément humains. On peut avoir pleine confiance en eux. Malheureusement, ils ne restent pas longtemps : les Allemands, eux, ne leur font pas confiance !

Il y a des baraques d'hommes et des baraques de femmes non séparées les unes des autres. Aussi leurs occupants se mélangent-ils de jour et de nuit, au grand désespoir des gendarmes chargés de la dernière ronde.

L'atmosphère dans les baraques est lourde, chargée des inconnues de l'avenir. Femmes, enfants, entassés les uns sur les autres. Conditions de vie mesquinisées, tendues, dans lesquelles surnagent quelques âmes d'élite. Conditions de vie qui paraissent intolérables et qui pourtant sont encore paradisiaques en comparaison de ce qui les attend. Lits à deux étages dans lesquels on entre comme dans des cages à lapins, paille, poussière, vermine, maladies, disputes, criailleries. Pas la possibilité d'une seconde d'isolement.

Peu à peu, et toujours plus nombreuses, nous arrivent des infirmières de la Croix-Rouge. Elles accomplissent un travail remarquable.

De nouveaux convois entrent au camp, mais il y a également des départs. Départs de plus en plus navrants et tragiques. Dès le matin tôt, les gendarmes viennent à l'infir-

merie appeler le nom des « élus ». Tous écoutent, haletants, ayant affreusement peur d'entendre le leur, souhaitant que ce soit celui du voisin. Beaucoup se cachent, simulent des crises de toutes sortes. Il y a des tentatives de suicide. Il faut que le compte y soit. Il arrive souvent qu'il faille remplacer ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont réussi à rester. Si bien que personne n'est sûr de ne pas être appelé à la dernière minute, alors qu'on pouvait déjà se croire à l'abri.

Après, ce sont les longues stations debout. Dans le désarroi, la hâte, la fièvre, l'affolement, chacun a encore des recommandations à faire, à remettre de l'argent, des bijoux afin qu'on les envoie à leurs familles. C'est ainsi que – de même pour mes confrères – plusieurs centaines de milliers de francs (de l'époque) et des bijoux, répartis en d'innombrables petits paquets, ont été cachés chez moi jusqu'au jour où une infirmière, la dernière que nous ayons eue à Pithiviers, a réussi à les faire sortir du camp et à les expédier à leurs adresses respectives. Hélas ! À ce moment on croyait encore que c'était important, mais il y allait de bien autre chose que d'argent et de bijoux !

Sur un pré, en dehors du camp, on tond les hommes. Le sol est jonché de cheveux. Des milliers et des milliers y passent. La Gestapo procède à la fouille. Argent, bijoux, tous les objets de valeur sont pris. Il arrive qu'ils empilent les billets de banque dans des seaux, et les tassent à coups de botte. Les bagages sont visités de fond en comble. Les duvets sont éventrés. Pendant des jours et des jours, les plumes blanchissent le sol. Interdiction d'emporter beaucoup de choses, le plus souvent même pas de couverture.

Puis on les voit prendre le chemin de la gare. Combien de convois n'avons-nous pas vus s'éloigner ainsi !

Mais le plus terrible des départs est celui du 2 août 1942 : on sépare les parents des enfants. Ces derniers doivent rester au camp. On se représente ce que cela signifie lorsqu'on sait qu'il y en avait mille deux cents. Seuls les enfants au-dessus de quinze ans peuvent accompagner leur famille. Scènes abominables. On arrache de force les enfants aux parents. Une femme à moitié folle vient enlever son bébé malade à l'infirmerie. J'ai vu ce jour-là pleurer plus d'un gendarme. Ils devaient faire cesser les scènes de famille, chasser les gens hors des baraques. La plupart n'avaient guère le cœur à leur tâche. Le commandant du camp vient vers moi pour me demander « d'user de mon influence auprès de ces mères pour leur dire que les enfants iraient bientôt rejoindre leurs parents ». Il me montre une lettre de la préfecture d'Orléans qui contient textuellement ceci : « Les parents sont envoyés à l'avance pour préparer le camp. *La plus grande sollicitude sera mise en œuvre* pour que les conditions de vie pour ces enfants soient les meilleures possibles. »

Ce qui paraît impossible arrive quand même. Dans l'après-midi, les mères sont dans le champ à l'extérieur du camp, et les enfants, avec des lamentations désespérées, s'agrippent à l'intérieur aux fils de fer barbelés, les regardant partir, inexorablement. On leur a cousu sur le bras des bandes de toile indiquant leur nom, leur âge, car il y a beaucoup de tout-petits. Et le jour arrive où eux aussi doivent partir tout seuls avec quelques femmes. Beaucoup ont perdu leur bande, d'autres ont échangé leur manteau. Je pense à la lettre de la préfecture : *La plus grande sollicitude...* J'essaie de me représenter l'arrivée des gosses « là-bas » (où au juste ?). Non, il n'est pas possible que les enfants retrouvent leurs parents. Où veulent-ils en arriver, car ce n'est que grâce à des initia-

tives privées qu'on avait essayé de sauvegarder leur identité, aucun ordre n'avait été donné à ce sujet. Alors... ? On n'ose penser la chose jusqu'au bout – non, non, ce n'est certainement pas « cela », ce ne peut pas être cela.

À l'infirmierie, il n'y a plus que des gosses. No et moi devons assurer les soins nocturnes. De tous côtés, on entend « a a » et « pipi ». Il y en a parmi eux quatre qui resteront jusqu'au départ pour Beaune-la-Rolande – quatre épaves. Ils sont devenus muets, ne répondent à aucune question. Jamais on ne voit s'épanouir sur leurs figures le plus léger des sourires. Mornes, anéantis, ils se laissent faire, indifférents à ce qui peut encore leur arriver, semblant savoir d'avance – par voie ancestrale – qu'il faut se résigner.

Le soir, sur les marches de l'infirmierie, No et moi devisons et chantons. La nuit est sereine d'une façon lointaine et indifférente. Je lui apprends le canon *Dona nobis pacem*. Cela ne marche pas encore très bien. On le reprendra demain. Mais demain nous apporte tout autre chose. Car No, qui pourtant fait partie du corps médical, considérée comme fixe, est appelée pour le départ de ce jour. Le commandant me promet de la faire rayer de la liste dans le courant de la journée. Mais elle doit sortir comme les autres, subir la fouille. Le « professeur » est désolé (il est professeur d'une université autrichienne). Pour pouvoir passer avec moi de l'autre côté des fils de fer barbelés, il se camoufle en infirmier en portant ostensiblement des thermomètres dans une vieille boîte de conserve. Il lui porte une couverture. Le soleil tape dur sur le pré qui n'offre nul abri. Je rencontre encore le commandant qui me dit spontanément : « Je n'oublie pas ma promesse, elle ne partira pas. » Les heures

passent et il n'y a toujours rien. Et, à dix-neuf heures, le convoi part et avec lui No qui elle aussi a espéré jusqu'à la dernière minute. J'ai essayé de trouver sa trace à Auschwitz mais n'ai jamais pu avoir le moindre indice à son sujet.

Dans la suite d'autres arrivages nous parviennent. La mise sur pied des listes de départs est toujours un drame. Il y a des juifs d'espèces différentes : il y a les époux de femmes aryennes, il y a les femmes d'aryens, il y a celles dont le mari, juif, est prisonnier de guerre, il y a celles dont la famille travaille pour les Allemands et pour finir il y a celles qui sont enceintes. Toutes ces catégories sont cataloguées et bénéficient – au début – d'un sursis.

Les convois français deviennent de plus en plus nombreux. Finie la légende que seuls les étrangers sont déportés. Il y a des éléments bien sympathiques parmi eux. Je revois en particulier une famille : père, mère et fille. Beaucoup de cran. Eux aussi partent un jour comme les autres, brusquement. Ce convoi de Français a une attitude particulièrement digne.

Il devient de plus en plus difficile de maîtriser l'absence d'hygiène. Les toilettes débordent et sont ridiculement insuffisantes en nombre. Recherche des puces, des poux à la lumière falote des lavabos...

### **Extraits de notes**

*29 août 1942* : J'ai appris aujourd'hui une nouvelle abominable (source digne de foi : fait rapporté par une personne ayant été officiellement à Drancy) : on a enlevé aux enfants les plaques d'identité qu'on leur avait fait faire ici.

Décidément, leurs intentions sont claires. Le doute n'est plus permis. Ils suivent point par point tout leur programme d'extermination des juifs.

Par ailleurs, un gendarme a assisté à la conversation entre un soldat allemand et une femme juive. Il lui disait qu'il était extrêmement dur pour eux de faire ce qu'ils faisaient, mais que c'étaient les Français qui les y obligeaient... Quel comble dans le mensonge !

*1987* : Hélas, quelles illusions étaient les miennes ! Plus tard, bien plus tard, j'ai connu la honte indélébile de notre gouvernement, sa complicité volontaire dans cette entreprise de destruction.

*12 septembre 1942* : Des cancons du camp annoncent : il y aura un départ pour Beaune-la-Rolande. Qui partira ? Jeunes gens et jeunes filles, seuls ici, sans famille. Beaucoup d'améliorations doivent en être la conséquence. Les petites baraques seront mises à la disposition d'entreprises telles que vestiaire par exemple. Très bien. Ce départ ne paraît donc pas être bien méchant.

(On voit donc que, malgré ce que j'avais écrit le 29 août, on n'a jamais pu effectivement penser la chose « jusqu'au bout », reculant toujours devant les conclusions ultimes, inconcevables pour un esprit normal.)

*14 septembre 1942* : D'autres bruits circulent. Pour les uns ce sont les étrangers, pour les autres les couples qui seront transférés à Beaune. Au moment de l'appel, R., médecin prisonnier, m'annonce : « Vous savez la nouvelle ? Je pars, tous partent. » Je ne prends pas au sérieux ces plaisanteries habituelles. Mais c'est vrai et peu à peu on réalise.

Le soir, dernier repas en commun. Préparatifs. Ils ont pris la nouvelle avec beaucoup de cran. R. rit et plaisante. Le « professeur » sereinement organise tout de suite un plan de travail. Mme K. parle et rit. Vraiment, je les admire. Moi-même je me sens vidée. Peu dormi la nuit. Ai préparé leurs brassards de la Croix-Rouge. Mme K. ne s'est pas couchée du tout, elle a circulé, lavé ses cheveux et a tout de même fini par craquer. Elle laisse un enfant de trois ans.

Ce départ. Ce sont tous les anciens, ceux avec lesquels on avait fondé la communauté : corps médical, cuisine, économat.

Deux gosses sont partis, l'un sous le nom de Jojo, matricule 39, et l'autre sous le nom de Bernard, dit Jojo, matricule 28... Je me souviens des paroles du commandant du camp : *La plus grande sollicitude...*

Le dimanche 25 septembre a lieu un départ massif. La fouille a lieu dans les baraques. Ils prennent tout, aussi ceux qui sont très malades, des tuberculeux avérés. Ce sont toujours les mêmes scènes : le désespoir, les recommandations, les remises de lettres, d'argent, de bijoux.

Le jeudi suivant, le camp est évacué sur Beaune-la-Rolande, Pithiviers devant devenir un camp pour communistes. Cela me semble tout drôle de procéder sérieusement à mes bagages après toutes les fausses alertes. Ce sont vraiment des bagages de vagabonde. C'est à peine si un des paquets « tient ensemble ». À chaque instant, il menace de laisser échapper son contenu.

Une envie folle me prend de fuir ces lieux, de retourner dans la vie ordinaire, aussi ordinaire que possible, banale, plate, monotone. J'envisage une fuite. Ma chance veut que je sorte du camp seule, avec Mlle Roland de la Croix-